

MINUIT

N° 31

NOVEMBRE 1978

Revue bimestrielle publiée avec le concours
du Centre national des Lettres

SOMMAIRE

- Alain Robbe-Grillet — *Fragment autobiographique imaginaire*
Eugène Savitzkaya — *La collection*
Joëlle de la Casinière — *Articles*
François Bouchard — *La seconde figure du complot*
Gérard Salem — *Xie*
Frédéric Dambreville — *Incubation*
Werner Stemans — *Dessins*
Annie Renaud — *Fragment sur les méthodes*
Patrick Rousseau — *Le pays*
Sergio Iglesias — *Dessins*
Clément Magneau — *Romance*

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Prix du numéro	16 F
Prix de l'abonnement pour un an — 5 numéros :	
France	50 F
Etranger	60 F
Abonnements de soutien, limités à 10, numérotés, sur grand papier	300 F

Les abonnements peuvent se régler au nom des Editions de Minuit par chèque bancaire, mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (C. C. P. Paris 180-43).

On peut encore s'abonner rétroactivement à partir du numéro 2.

7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

La rédaction reçoit le jeudi de 14 h à 15 h 30.
La revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont envoyés.

INCUBATION*

Ouvrir la veine et laisser fuir un sang, juste cette eau qui coule en moi d'eau sèche en scie. Le graveur naît talqué, noué, paré. L'eau d'un seul temps, ce qu'ils nomment Terre, forme d'une langue qui jaillit d'une pierre. Terre ou bien pierre, visage terré sous le béton. Cité, la seule cité qui ne se brûlera pas. Visage de cette nasse noire. Métal en croix. Le visage dans les mains. Lointain non vu, trop près, ou faux que je ne pourrai jamais voir. D'un seul chemin, l'infirme tu, fixé, mordant la pente où j'ai guetté, grattant du bois, l'écorce, un plâtre. Et comme d'un seul tenant, métal aux lèvres, les yeux plaqués de fer, en corde ou nœud, tout ce qui serre la vue d'un long et lent passage où c'est le vif à l'aube où cinglent des poulies. Tendre la corde pour que parte une seule flèche qui ne se rendrait pas.

Je ne trouve pas ; ne ressens plus. Je n'ouvre rien. Je ne tends rien. Je marche à peine et l'encre saigne au fond des yeux. Il neige dans le sanctuaire où je m'enferme, ferré à glace sous le grand orgue au bras-canon de cette famille sans fin qui vit au jour. D'elle une seule voix, comme affichée au seul mortier de tous ses fronts.

Trame écourtée, le vide et cette alliance, un temps qui se répète ou ne s'achève et ranimera la cendre qu'il a peinte. Ici des mots, la voix d'effort pour dégager la voix qui s'étranglait de bras. L'église murs gravés d'or, mais trop de chutes pour une seule scène. Un corps né noir dans cette ville où cette vie mais cette glace. L'inspéré cent fois tombé comme une goutte. Larme à jamais sur cette feuille où jamais vendre. Hacher, la face est blanche ; écrire ou ne pas lire. Il y a la fatigue, sa source dans un non qui se déchire. Plante écorchée, la feuille d'un langage opaque où je n'ai pas trouvé de langue mais un mur. A peindre sous cet œil où ils ne lâchent aucun regard. Juste des caves où ils ne murent aucun trésor. Trêve d'un aguet silence. Pas d'attitude. L'absence d'une lumière tombée,

* A travers les peintures de peintures d'Edouard Munch.

trapée d'une voix qui pend au fil des autres voix. Dans la rage mue ; poumons talqués expiant 2 fois pour toutes. L'enfant croisait son fer avec l'irrespirable. Tombé maintenant loin du repos, le jour dans son sillage, disparaîtra ce qui l'entraîne à m'écorcher ou ventiler dans ce clocher où le soleil ne sourit pas. L'antagoniste fuyait un ciel qui s'évanouit pour ne pas fumer l'héritage. On parlait de mesure, de taille et d'ombre. On parlait de poursuivre. Sous l'appentis vient la rumeur. Rumeur ou lettres, liaisons soufflant leur animal précipitant l'écorchement.

Ouvrir ce temps, mais en morceaux, à ne pas détacher les doigts, mes yeux d'une ville en voies d'eau sous le fer. La tour-aiguille et pour chacun se l'injecter, lancer sa pierre entre deux arbres. Ne restera que l'édifice où ceux qui guettent mais ne veulent pas cesser endormiront un seul Dimanche. Là, guidés par des clefs, sous la monnaie flottante larguant son sang sur d'autres îles. L'ombre au côté où le jour c'est la nuit. Dans la distance et dans la perte. Où l'autre, mort dans son jardin forgé, s'appelait Paul ou Jean. La mère de dire un nom comme on dira c'était sa pierre. Autour ceux qui dormiront dans un moteur, mordaient la queue, roulant jusqu'à la nuit. Regard sur un salaud qui enmiçait sa ruche. L'été seulement redonne aux yeux de quoi mourir.

Ici, l'hiver et dans sa nuit, la trace. L'amour d'une montagne. On marchait dans la neige. La feuille est folle et tombe où se dessinait un chemin. Ma voix dans son objet de tôle au mur. Sa toile où s'accrocher, devant laquelle ont trop dansé, ceux qui soufflaient devant la lune où d'autres ne respiraient plus mais devenaient. Le temps, sa graine enfouie dans une main qui se crispait. Je s'étouffer, la main levée, enfoncée dans la gorge. Aucun bracelet et pas de bague. Le doigt grattait la corde. Le doigt qui saigne à refuser l'accord. Des pierres abandonnées, depuis longtemps, dans la boue d'un sentier. La boue sur le sentier. La boue sacrée dans laquelle se dessinait un visage. La forme d'un sentier qui se dérobe. La peur de ce sentier. La peur de l'engendrer. Son soc qui blessera tes gestes. Certains loueront quand même ce labour. Les mains dans ce labour pour que tes pieds soient de plus en plus lourds. Pour que ta langue soit de plus en plus sèche. Pour engager ta vie dans ce trop-plein de calme où tu ne pourras jamais plus serrer. Juste sucer. De loin sucer des yeux le flanc d'une masse. Pour que ta langue soit de plus en plus sale

et tes mains de plus en plus noires. Ce vase lézardé qui ne débordera jamais. Planète d'initiés, parents limeurs du fugitif. On commençait en vomissant dans les gouttières. L'oreille collée aux murs, sa main qui tâtaït les ampoules. La taie du songe qui sentait bon le rêve. N'endormissant qu'un cri, sa nuit hurlée, noyée, absente. Sa nuit qui se déchire avec le jour. L'aube un peu sèche, nourrie de miettes et d'eau. Couteaux à retailler. Flèche vive d'un parcours. De l'aube à l'ombre, de l'ombre au noir, du noir aux portes qui te claquaient la tête. Blessure du sang qui jaillit d'une pierre. Parole tenue, tendue à fleur de peau. La brasque peau, des mots qui s'enfonçaient et s'appuieront au faucre d'un thorax. Ouvert, d'où jaillit une langue, drainée d'un gaz au ventre. Et cette laque qui va couler d'un mur où ce silence mais cette angoisse inscrite et née du Temps. Ressaisi d'une favelle. Un matin vers six heures, le cri d'une chemise en plein soleil. Les sentiers descendaient, leur boue vers la fontaine et les brocs en métal. Bidons les bras de ce téléférique.

Ils dansaient sous la lune, le vert foncé de l'herbe et des cheveux si rouges. L'homme érectile en diable au corps, des pièces dans les yeux. Une main blanche, une main noire. Le corps tendu sur une grève, devant une femme allongée sur le sable. En sueur la tête mais gelée, la main fouillait le sable pour éviter le sein. Et les mains sur la peau, au plus profond du rêve, comme on jettera sa pierre, un peu plus tard, au fond d'un lac, des yeux qui se noieront dans la couleur. La trace d'un regard. La fosse à sable. Un doigt comblait le tiré d'un forceps. L'enfant charnière, les doigts dans la charnière pour s'effondrer dans une cave de gare. Une ville qui tue, mais voir son zoo. De vrais taureaux, mais à distance, la même fosse où ne pas risquer son regard. D'un mirador, au plus profond d'un bois, mais en lisière de pré, la balle doom-doom, sciée, qui va déchirer son lapin. L'homme en guetteur reculait pour viser. Les bois du cerf, au mur, lui redonnaient sa langue. Au bord d'un lac où des bateaux déportaient les enfants. On les sifflait devant l'eau froide, inévitable, le matin du voyage. Ils étaient là, nombreux, sur la jetée, tous habillés de blanc, ne sachant pas trop bien où ils allaient. Assis sur le rebord, la main dans l'eau qui ne jugeait pas la vitesse. Juste toucher. Peut-être caresser. Peut-être aimer cette eau. Peut-être la sauver, ou même s'y plonger. Nager pour éviter le fer. Toucher le fond, ramener son trésor. Les yeux voyaient

des poissons de toutes les couleurs. Des coquillages et l'algue, un sable ou des rochers, brisants, le trou, le ronflement d'une vache de mer. Venant de loin, du fond, du bleu si bleu et presque noir, la montée des barracudas. La peau d'argent, ces dents qui mâchent l'eau et des yeux qui menacent. Mais toujours à distance. Impossibles à ferrer. On les distinguait des langoustes. Nos doigts qui saignent en minces filets sur toutes ces carapaces. Le caoutchouc des lèvres et des yeux que protège un verre. Toujours ce verre ou peut-être un rideau. Le rideau du matin. Son fer qui hurle en se pliant, ouvrant les caves pour épuiser les heures. Les mains du fric. L'échange des écorces. Leur troc lapidaire. La scène inaltérée de cette écaille contre un regard. La femme en noir, ses mains de faux tranchant le sang d'une robe. De son ventre ignoré, la fille en blanc cueillait sa fleur au pied d'un jardin vert. Les mains tendues, ouvertes à ce calice d'océan. La mer violette, violence qui ne s'oubliera pas. Du bleu de noir, un vert de noir et ce rouge-feu. L'homme au costume envoûtant ses visages. Le masque blanc du jeu. L'autre négoce et son courant. Monnaie courante, danser la vie qu'il peint dans sa terreur. Dans cet hiver. Ici, dans la cité, dans cette cité noire. Il y a Jacques, Christian et Dominique. Il y a Pierre et Paul, et puis il y aura Jean, Sylvie, ou Cordelia. D'autres encore, ils y seront, griffant profond la cendre de leurs marches. Jusqu'à la fin, viendront ici, de plus en plus nombreux, de plus en plus fermés, de plus en plus sacrés. Viendront baiser des pierres, jeter leurs yeux aux murs, enfouir des mains sous le tissu et dans la peau, jusqu'au profond des rêves. Dans l'eau et l'herbe, dans l'atmosphère. Degré zéro, le vent, la pluie ou le soleil. Des journées comme partout, des nuits de terre. Ici ou là, partout ailleurs, jusqu'à ces ruines où nous jouerons encore. Plantant les mêmes arbustes au bout des faux jardins. Les mains fouillant la terre de tous ces terrains vagues. Dans l'herbe aux gueux, où le camion tonna sur l'enfant qui ne souffla mot. Surgit, soulé, soufflé, le chieur légendaire, comme un seul homme, dans l'univers des roues. La gomme aux pieds, traînant son lit, il avancera les yeux jamais brûlés par le soleil. Je n'ai pas peur. Je crois en Dieu. Je n'ai pas peur. Il n'a pas peur. Il racontait chaque soir qu'il en ferait un livre. Mais n'a pas fait trois lignes. Jons a lâché. Jons est tombé. Jons écrasé. Jons effrayé. D'autres suivront. Les ambulants qui recuei-

laient toutes nos fugues de terre. Ici l'histoire est courte, et c'est toujours la même. Le choc est brusque. Nous ne t'avons pas vu. Nous ne t'avons pas cru. Ici, la seule réponse est un trottoir. Taché de plus en plus, mais de plus en plus noble. Le sang d'asphalte : nos peintures. Peignant la ville du plus haut, bientôt de bien plus haut, on se jettera toujours, mais on ne répondra pas. On ne répond jamais. On ne verra jamais un seul visage. Pas une seule voix. Juste le choc. Ton mat et creux, dans la morsure rapide et vive. Chaude et froide. Là. Plus bas. En bas. Choc à la fin, comme une seule réponse. Signe épuisé. La veine cent fois tarie. Tarie, la veine mille fois tarie qu'il faut quand même sucer. Que nous sucerons jusqu'à la fin, que nous sucerons toujours, à bleu où les yeux de plus en plus noirs verront toujours plus loin ce qu'il faudrait nommer le jour ; un jour d'hiver, ici, partout ailleurs.

Réfugiés des hauteurs, leurs bras, téléférique humain qui puisait l'eau d'une ville, remontaient vers le ciel, sur les collines, au-dessus des tunnels. Une ville de bois, une ville de pierre. La ville de pierre qui, chaque jour et chaque nuit, brûlait du bois pour un étage. A fleur de boue, l'étage en pierre à quelques mètres de la boue. Venant des pierres, où il y a l'eau, derrière un océan, mais sans couleur, à moitié nus, les enfants noirs, les enfants blancs, aux cheveux blonds, aux cheveux teints, qui dansaient sur ses vagues. Nageant de loin, vers son glacis où elles se forment, ils se levaient au plus profond des boucles. L'eau jaillissait le long des planches où la main caressait l'écume. Rouleaux qui déferlaient, se reformaient et s'écrasaient le long des pieux d'un grand égout qui pénétraient le sable. Soleil capricorne. Favelas capricorne. Des cerfs-volants qui riaient dans le bleu du ciel, au-dessus d'une forêt verte et rouge. (La terre en lave fuyant de cette maison étouffée de vigne vierge, où des fenêtres blanches en carreaux d'hôpital. Un homme en noir, son visage émacié qui me fixait. Un arbre en plume de chapeau, mais un arbre effeuillé. L'élèvera au ciel comme un enfant, son fil ténu qui le reliait au masque.) Où des grimaces ignobles mais de joie signalaient loin l'emplacement des villages. Dans les montagnes vertes qui s'élevaient dès l'océan, au bord duquel venait d'une grande ville, la file en fuite comme ininterrompue, qui s'échappait des brumes, quittant le noir de cet enfer, dont les gratte-ciel étaient pour lui, selon son cœur, sans

aucun préjugé : Edificios pourris jaillissant de la terre. Béton léché de flammes d'où ils se jetaient en masse. Fenêtres noires qui éclataient dans cette ville de Sud « indépendante ». L'épidémie qui proscrivait les lieux publics. Hôpitaux combles à court de sérum. Un enfant qui courait, le ventre bleu, les pieds brûlés, fauché dans l'air par une balle tranchée. Les cages à chiens hurlant sur des boulevards de glace, où pas de chien mais quelques oiseaux noirs qui veillaient sur la suie de cette ville-viaduc. Sortant d'une ville, d'un entrepôt et ses canaux. Descendant des montagnes, quittant les raffineries pour d'autres raffineries, près du marais, la haine du marais, de sa fumée et de cette vase.

Sur l'autre plage, le masque de la mort pour cette femme en noir veillant une autre femme en blanc. Ses cheveux rouges qu'on gravait sur le bois. Une pièce gelée qu'on peint en noir avec ses mains pour faire parler, cracher, saigner les murs, qui ne rendront jamais ce qu'on leur donne, ce qu'on y touche, ce qu'on y casse. Ne répond que le visage blanc du rien. La haie de tout cet inviolable à écouter de ses tailles dans toutes ces gueules qui ne font plus que se produire. Des yeux qui passent et s'échangeaient à longueur de journée de marchandises en mains. Toutes ces pâtes qui fondaient là, devant la glace, et les cheveux crasseux d'un ciel qui va te faire fondre au soleil. Le ciré d'un visage, fixé d'abot au fond d'un corps. La viande salée, noircie de mouches. Des mains partout qui vont puiser l'égout, fouillant la ville de fond en comble où, chaque nuit, un homme cassé en deux, les yeux rivés, cinglés, sera cogné sur son grillage. Le fond d'un coffre, sa carabine et le fusil, bien propre dans la housse. Le camion noir qui tourne dans la ville, chassant partout son homme-chevrotine. La nuit ouvre son corps. De jour, elle se prend aux cheveux. L'homme noir, sa tête dans les mains, les coudes en cœur et son visage, trop pâle, qui sort, émerge d'une forêt rouge. Sa robe est blanche et s'ouvre sur la gorge. Ses cheveux traînent en filaments, rompant le bois des pins que scie le nègre. Dans les cailloux d'une ville où, dans l'amour, ils n'ont parlé que cendres. En jalousie, la baie géante appelle un Christ en pierre qui va tomber, pour s'écorcher les mains sur tous ces rails qui le portaient. S'y opposant, ne vénérant que sa bougie, la flamme éteinte sur le sable, une vieille femme chantait, se convulsant dans sa prière. Si l'homme est noir,

ici la femme est rouge. Sur le tableau, plus rien ne parle. On se convulse. Il y a des canaux pour ceux qui veulent encore tourner. Serrer la ville dans une pièce. Tenir un jeu de pièces au visage enfoui dans les fentes. Des boules flippées dans la musique d'une pièce qui va tinter sur le trottoir, où le talon cassera les doigts dans la charnière d'une ville impossible à étreindre. La pièce où d'autres dansaient seuls devant la glace informe et sale d'un dessin. Réfugiés des couleurs sur toutes ces feuilles qui vont moisir ou qui s'écaillent. Ces flaques où se plonger comme au gibet du bras d'humeur. Comme d'un chantier, sous l'eau qui coule de ce ciment qui ne prend pas. La grille armée de pointes ou le tronc des sapins. Les mains en herse qui s'accrochent au visage. Celui-là fixe un autre qui le fait, des pommes non cueillies qui vont tomber dans l'herbe et y pourrir, levant sa main dans l'air, ses doigts sur un tissu de tissu noir.

Comme pour crier, sans plus appeler, comme on dessine, une eau très bleue. Des maisons blanches qui bordaient cette mer où ne dansait aucun bateau. Une côte riche et fade, un peu étroite. Le maître, abandonné jadis au quai, la chaîne en main, rouillée, qui roulait dans la mer. Un chien comme fou qui se jetait du haut de la falaise et ramassait les pièces qu'on lui lançait au fond. Il s'appelaït Dame ou Sierra. Sur la place d'un village, il appelaït la nuit. D'autres venaient pour crier jusqu'à l'aube où ils se dispersaient en bons chiens jaunes. Eux qui, en hordes, attaquaient les troupeaux avant qu'on les chassât en primes, erraient depuis, fuyant le jour. Renversant les poubelles d'où fuyaient des cafards. Fouillant les restes, ils attendaient la nuit sur le terre-plein qu'ils rejoignaient. Loin des ombres, s'y rassemblaient pour y hurler ou danser sous la lune, beaucoup de chiens pour une seule chienne qui, elle seule, ne fuyait pas le jour. La peur de rester sec. L'angoisse d'y écorcher tous ces visages. Le chien qui n'aide pas même s'il était connu, aimé ou craint, dans cette île verte aux terres fumées de sa colline. La Soufrière. Volcan éteint. Typhon bien mort, l'étang de froid et de soufre. Un sang trop vague. Devenu noir. Un sang qui a durci. Un sang fertile qu'on voulût ranimer feignant d'oublier l'homme, à parler du malaise d'une montagne quand l'homme s'échappa des prisons. Les fous qui dansaient dans la rue, mais qui, d'un coup, se sont figés, n'oubliant plus qu'ils étaient à jamais perdus. Un

tissu noir, ou bien le voile et tous ces fruits éclatent dans leurs peaux. Le sol est vert mais sous le sol la terre est rouge. Le soleil frappe la terre où la main creuse. La peau gercée des mains, sur le poignet d'où coule un sang qui passe dans la terre. Le tissu, lentement, s'imprégnera de rouge où la main qui dessine s'est alors détachée du bras. L'eau coule au fond du puits, d'une fontaine où a tinté l'argent des brocs. Cette eau maintenant devenue sèche où tu gis dans le sable. Un sable à jeter sur les murs qui hasardaient d'autres figures. Des figures obligées. Semblables à la couleur d'une eau très bleue mais obligée. Le ciel et puis ce fond. Tous ces poissons guettés pendant des heures et que j'appris à tuer, violant ce fond, cette eau d'une terre obligée. Un homme qui armait son fusil. Le fer d'une flèche tendue. La carapace qui éclate. La chair se remplit d'eau et le ventre de gaz. Il enfonçait sa pointe y drainant l'air de ses deux bras qui cognent. Un corps tendu, fixé au lit. La vase et le reptile. Un lit de sangles. Des mains s'accrochant aux coraux. Les doigts crispés sur le sommier. Les vagues poussant le corps et cette peau qui saigne. Un pied dans ses lambeaux de sang relié au fil d'une planche rejetée sur la berge. Le courant fort, ici, ramenait ses cadavres. Où dès la nouvelle aube, la multiplication des pieds, la mortification des poings, la multiplication du sang. Fours de plus en plus vastes où se jetaient les bras. Le pas déjà moins sûr sous le soleil et dans sa terre. Chaque matin, le train du sang poussait son rôle. Y répondait, fidèle, celui multiplié du suif agonisant. Nourri de plans, de presse et d'eau. Nourri d'appâts, l'appât du jour, demain d'un même jour du même plan d'une eau sans ride. Appât des rives au front plissé que le silence n'éclate pas. La tête liée au tronc. Ses membres d'une écorce qui nourrira l'oiseau, la terre et l'eau. La terre nourrie du sang du sang de son écorce. L'écorce d'eau qui coule en moi trop sèche à laquelle je n'adhère, ne pouvant retirer mes doigts d'une bouteille, poubelle qu'on jetait toujours à la mer. Ses vagues enfin, sans fin, qui ramèneront, toujours, le bois d'épaves arrachées à la corne. Les clous tordus, rouillés de son attache. Echardes vives et la blessure qui laissait fuir un sable. Où les dix doigts rongés, silex qui taillait les doigts, vont mesurer cette distance. Attendre l'aube à mesurer la nuit. Saigner la nuit à mesurer le jour. Mesure d'un vent qui ne fait que tourner ses oies. L'enfant tout près du mur

qu'il mesurait à s'écorcher le front. L'enfant tout près d'un mur qu'il affrontait pour y trouver sa pierre. L'enfant, son front collé au mur pour y tailler sa pierre, qui commença dans une cité basse qui l'avait laissé libre. Sur un échafaudage, il mesurait ce qui le séparait de cette cité blanche. L'enfant qui n'a jamais blanchi que son échafaudage et qui guettait une eau très bleue. Les maisons blanches d'une cité trop blanche et dans cette eau où ne dansait qu'un seul bateau, l'enfant qui nageait vers cette carapace. Les mains clouées de cet enfant qui s'accrochait à son épave que le vent repoussait vers le rivage. Une eau très bleue mais froide, une eau froide à faire mal, dans laquelle se jetait le chien plus loup que chien.

La pluie revient avec le jour, dans cet hiver où ce n'est pas la nuit, mais la rumeur qui va se fixer sur le jour. L'aube éternelle, qui hurlera avec ses autobus qu'on peint en jaune, en vert, en rouge. Ils pénétraient dans ces tunnels d'une ville de collines. Boulevards longant la baie et son eau bleue, ou son eau noire, dans laquelle nageaient les requins. Le dos luisant, huilé, où glisse l'eau. L'aileron guetté du parapet des ferry-boats. Les lumières de la nuit sur tous ces ponts en guirlandes de feux. L'arche accueillait ses visiteurs enrubannés. L'arche accueillait ses couples aux mains de roc, le dos numéroté de leur chambre d'hôtel. Couples nouveaux, clairs, évidents, couples pareils qui hurlaient dans les autobus. Des couples peints en vert, en jaune, en rouge. Hordes luisantes de requins. Des requins de toutes les espèces, qui arpentaient sans fin, le jour, la nuit, la baie, les plages et les boulevards. Visitant les jardins, les banques et les palais, le soleil les frappait, et, comme des nénuphars, des Victoria-Regis, ils passaient en deux jours du blanc au pourpre. Au sortir de la ville, son zoo brûlé par le soleil, qu'ils admiraient pour ses jaguars, cerfs, léopards, tapirs, sangliers, singes, crocodiles et tortues. Là-bas, toujours, ils prenaient peur devant l'anaconda, mais s'amusaient ensuite à regarder les piranhas ou bien les colibris. Et le tukan, chaque fois, ici, les remplissait, à déborder, d'émerveillement. Couples éternels qui traversaient la ville et la fouillaient de fond en comble ; laissant le fond, ne touchant pas aux combles, ne dépassant pas les collines.

Sous la tonnelle d'une île, juste après la tombée de la nuit, des femmes en blanc commençaient à danser. Quittant les cases, par des chemins de terre, beaucoup venaient

s'asseoir sur les bancs qui cerclaient la danse. Des robes blanches et mains noires, visages noirs et jambes noires. Tout autour d'elles, des hommes frappaient des paumes sur la peau des bongos. Elles commençaient lentement, puis dansaient de plus en plus vite. Le son montait avec la danse qui tournait. Visages éteints qui s'enflammaient au ciel ou vers sa terre dont ils appelaient l'Ombre. Bientôt, leurs têtes vacillaient. La blanche tournait sur elle à s'évanouir comme en toupie. La noire tombait au sol, implorant l'île et ses cabanes, où l'on fumait de l'herbe devant les arbres et tout le vert des plantes qui tendaient leurs couleurs au ciel. Tout près des îles, le rail encore visible de cette forteresse où l'on traitait ce noir.

Rail obligé de ceux sortis de mer, venus chassés par la tempête, pour rejoindre la terre qui n'était pas cette embouchure d'un fleuve, mais une baie géante entourée de collines, de pains et d'îles. Un ciel si bleu qui brûlait ce béton. Les armes blanches d'une rumeur ou d'un travail de ce mensonge, d'une cité d'appel bâtie sur un front d'océan. Le palais disparu au rythme d'un moulin à sucre qui n'arme plus que sa géométrie, arrachant ses peaux rouges. Réalité d'un Enfert Vert jetée sur une route. Un H où se tramait le commerce en esprit. La salle bombée où la photo se fusillera dans une église, au sortir de la ville et de son témoignage. Ils y parlaient de magie noire. Dans une cité verte, absente et nue, riche, écœurante. Rêve-architecte où des lignes pour l'homme qui s'exaltait dans une église face à la croix-design. Des anges de bois, de plâtre, pendus au toit. Verrière pensée, limée, signée. Verrière d'où l'on voyait les soldats bleus, en fer, liés par deux, leurs bras en serpe refermés sur le fer d'une lance pointant le ciel, avec, autour, une herbe qui n'en finit pas. Des cubes ou des nations. Etages noyant leur vie de lampe qui ne s'éteint jamais. L'étage ou sa mesure. Fichier courant, l'entier d'une population disparaissant, ici, dissoute, vaincue à la demande, elle-même interprétée, vaincue, noyée et réinterprétée.

La danse sous la lune. Exorcisant le jour, ceux qui tournaient dans leurs sourires figés. Des vestes noires et des pantalons noirs. Comme on affuble celui ou celle qui ne se battra plus. Bardé, blindé, l'enfant trompait, calquait, signait. Pour ce qui doit marquer, toucher, répondre. Pour sa mesure et pour sa foi. L'un s'est pendu pour cette note, son crime. Ce justaucorps de cilice à brûler, enfoncé dans

la chair. Marche obligée dans la course au lignage. Chaque jour, les bancs d'une cour, pavée, liée de murs. Cheveux cirés. Genoux du sang. Les doigts châtrés. Etages de rangs. Les tours de cour. Pissotières-buts ; les arbres-enfants qui plongeaient leurs mains pour une bille, éclatant les vitraux de son église-amphithéâtre. Un stade foulé de tous et tout ce qui fuyait un abbé noir ou son visage jaune. Il prêchait le bûcher d'Isaac pendant que d'autres allaient manger leur miel. L'odeur de sueur, le cri des craies. Les premiers mots. Le bois d'étal. Ici, moi j'ai souffert. Gommer son chant pour un silence. Sécher la peur auprès des cartes. L'Espagne ou bien l'Égypte ne sera plus qu'une couleur. Un feutre qui souligne sa légende, ou le fleuve impossible tirant sa source d'une montagne absente. Les affluents ne déchirent plus le même bassin. Une ville noire et son bûcher. L'autre prêtrise la même cécité. Sa guerre où le monstre brûlé, normand, rachète un mur criblé de balles. Il armaît son fusil sous le parvis d'une banque. Allait mouiller sa poudre et brûler ses billets. Sa fuite échouée dans une ville défunte. Des pistolets fouaillant son crâne sur le coffre d'une Diane. Allaient chercher la vie, trouver la mort et l'en tirer dans la rue vide et pleine. Il y a du monde mais il n'y a personne. Silence ou feu, ceux qui marchaient sur la même arme, de pièce en pièce, de rue en rue, de ville en ville, de trouble en trouble, de mare en mare. Comme on y saigne à toucher l'eau de toutes ces phrases-à-broche. Ici, sans un appui, dans ces seuls lieux d'étai. Je mélange tout. Là-bas, l'air seul entrainé par un tuyau. Main noire d'une araignée qui fuit sous le plafond humide et sale. Francfort, l'hôtel, la gare ; le quartier proche, ses trams, ses vitres, ces pierres, d'un coup... je rêve... Les ombres marchent. Francfort, la nuit, dans sa sirène, son rail. Francfort, son zoo rouillé. Sa tour panoramique d'où les gras fuient du regard-panse. D'où on ne peut que regarder, transmettre, figer. Descendre et rejoindre la plage où, dans leurs complets noirs, ils n'en finiront jamais de tourner. Ils battaient leur besogne sur une grève de lune. Son I dans l'eau comme un phallus éteint qu'ils ne pourront jamais sortir. Mais ils dansaient seulement comme on soigne l'absence, la corne en main hurlant, tranchant, serrant la vie ou ce qui passe. L'aller-retour sous le regard d'une vieille en noir, aux cheveux jaunis, aux mains de cendre. Son corps de sablier qui ne va plus se renverser. Tragique de vie où les poupées, alors, étaient gonflables. L'homme

blanc, toujours chargé, y remplissait son sac. La blanche imaginait sa fleur. L'autre, plus loin, serrait à scier. La danse de la vie. Le songe d'une nuit d'été. On nommait ça le désarroi ou la rupture. L'autoportrait en vêtement bleu. Cigares sans nicotine où gicle la couleur.

Les doigts raclaient le tissu noir, ces doigts en taches ou pierres qu'on jette. Les yeux suivent les doigts. La main se trempe où tirer l'eau. Le sel tassé. Racler ce fond, l'épure, l'écorce. L'écorce d'une écorce, le mur ou la membrane. Inciser l'or, graver la pierre. Tirer du sol une eau trop forte à corroder tous ces visages. Mais tous, infiniment semblables, leurs yeux nourris d'angoisse. Dans la rue vide et pleine, au crépuscule, celui qui marche oubliera l'eau, se rehaussera d'un nom gravé dans un chapeau. Son corps est bétonné. Sa femme taillée dans un ruban. Ils marchent sous la musique étrangement militaire. On ne risquait qu'un œil. Son verre éteint, lucide, amorphe. Paroi qui guette. Paroi qui noie, étouffe et voile. Celui-là fixe un bois dont il apprend par cœur le tracé d'une lisière. Les pattes brûlées comme au toucher d'un électrique. Le corps se réfugie dans l'ombre. Attend les enfants qui vont suivre, et qui, posés, crachés sur la jetée, hésitent encore à faire le pas. On les connaît comme on les aime. Hardés de blanc, lavés de noir, ils vont prendre leur tour, dénouant les voiles, ne touchant pas aux barres. Chanter l'hymne des mers, le ventre tourné vers le Nord. Attendre l'aube où il n'y a pas d'aube, mais tout ce froid cette crasse qui rive, endosse les mains qui, chaque jour, iront signer, pointer, griffer les heures dans la vitesse commune comme imposée mais basse, qui diminue comme chaque année dans son loisir. Commune et basse l'amnésie qui, aussi, se paie très cher. Ceux qui verront la mer, comme un barracuda montait vers la surface sans la toucher, mâchant l'ozone avec la dent d'argent, de fonte. Là où le soleil sèchera l'océan. Dans ces bankers de balles perdues. Ejaculant l'angoisse où le sable est si fin. Y nettoyant ce que d'autres ne laisseront jamais, tenant aux murs, leurs boîtes aux lettres pillées, ouvertes et ravalées, comme une eau ferait place au ciment si le ciment faisait place à la terre. Mais il n'y a pas de terre. Il n'y a pas de linge. Il n'y a plus de boue. Il y a juste un front-bitume. La herse ne passe pas dans cette rue. Je ne sais pas ce que c'est qu'un mancheron. Le sillon-caniveau que tu nourris de pleurs. Monter chez toi, ce qui n'a plus de vitres. Un ascenseur ou bien des grilles

en fer. Y embrasser tes yeux mais sous les larmes. La marche est forte, ne prend pas feu. Aucun tapis n'étouffera l'amour. Il n'y a pas d'amour. Il n'y a pas de temps. Il n'y a plus un cri, seulement un bruit d'assiettes. Et la lumière bleutée des postes. Taudis des voix d'enfants. Râlement des stores-charpies. Dans toutes ces tombes où l'on ne se fréquente pas. Le silence de nos pierres. Le brandon qu'on étouffe. Près du cimetière, la borne insuffisante est changée chaque jour. Là-bas, les plans n'étaient jamais valables. On édifiait la mort pour signifier la vie. Ils se vantaient de ce miracle. La cité blanche d'un iceberg où c'est, dit-on, le même soleil, le même degré hydrométrique, le même visage, à peine tronqué, le même masque, la même géhenne, où si les diamants ne sont que des saphirs, les cœurs tremblent sur les mêmes accords. Ce qu'ils nomment mission générale. Sa rue bien noire, son sens du but. Son casque d'or et ses sorciers. Sa voix chromée. Le calme au milieu du cyclone. Cet œil ici que chacun crève, dans son clocher, mais pendu à sa corde. Tapi au trou, sous l'appentis, dans ces couloirs, sur le trottoir, sur le plancher, dans la sentine ou dans la merde. Son sens du but. Son sens unique au filet-sang. Y dévoiler la guerre, ce qui n'est plus une fenêtre mais un créneau. Mâcher son air les yeux au mur. Mâcher des yeux l'écharde-verre. Toucher du bois et la pierre de ce bois, là où, depuis jadis, on ne dit plus la morne mais une seule boue qui, lentement, sûrement, glissait de la décharge, charriant toute son ordure. Des planches en tuile sur l'herbe verte en boue. Le froid n'en rongerait pas les pierres. Ce froid qui me fait éclater les mains. Qui me fait balayer des mains. Ces mains effrayées sur le mur. Des taches, ici, à peine, une vague coulée. Tracé d'un doigt. Griffure sur le parquet de miettes où la poussière, dans les rainures, attend la nuit des temps. Le jour s'en va. La rumeur vient. La rumeur trombe. Les vagues de nuit et jour massant l'asphalte qui protège, fidèle aux Écritures. Sein qui les recueillera. Son baume adoucissant les voix qui parlent sans parler, voyant toujours sans voir, s'entendant sans entendre. Des voix de terre. Ici, la voix d'un mur. Son ombre ou sa fumée. Sa corne. L'autre écrasait mais reste l'*impuni*. Qui touche au feu sera voleur. Un cageot vert rempli de fruits. Celui qui les lançait, toujours fixé au mât. L'enfant cloué au mât depuis qu'il ne peut pas mentir. Ceux qui l'ont vu on ont gercé leurs lèvres, accusant tous ses vade-mecum,

chassant, cinglant, jurant, dès qu'il prophétisait son épuisement. Ne regardant pas les amants, il fuit l'aurore et attend l'onde qui les fera gerber. Le vague courant qui ne l'emporte et qu'il désigne, accuse et vole, pillant les corps et jurant dans leurs dos, ou crachant dans leurs yeux. Il s'attaquera aux arbres, arrachera les fleurs, y laissera l'empreinte d'un refus, la gifle d'une détresse où les dix doigts sont devenus dix dents. L'enfant largué dans cette régates de chaque jour. Chaque jour, la bouée ou le fanion. Ces rideaux qui se lèvent ou des bateaux qui tournent. Chacun, couvert, est attaché. Les ailes se tendent. Les gueules se tordent. On laisse un mince filet d'écume. Il sert, ressert à l'autre qui l'emprunte. Il vogue, il vogue sa galère. Et ceux qui s'uniront toujours, toujours au vent, mais qui ont toujours dormi sous la bâche. La bruine en fines gouttelettes gelait l'étreinte. La tête saignait au creux des bras. La bouche happait le cou, la veine ou les cheveux. Un mince filet de sang qui coulait de sa robe et qu'elle va peindre dans leurs yeux, mordant sa nuit que le soleil accuse et que le vent dessèche.

Le rouge du matin. Tragique du jour qui, à la force, y perdait son tragique, le regagnait dans sa répétition, y surgissait à chaque pas. La colline était froide. Il y avait ici, à Rouen, partout ailleurs, peu de choses à quitter. Il y avait quelques usines et les fumées, suivant le fleuve, le vent, descendaient vers la mer. Du haut, la ville sentait ce qu'on ne veut plus voir. La ville ne sentait rien. Il n'y avait plus rien à voir. Une forêt, un bois, comme en Automne, un Automne éternel, jonché de tout ce qui pourrit. Des vestiges enroulés de vieux blockhaus qui, eux, sentaient ce qu'on verra toujours au pied d'un mur. On traversait le bois pour rejoindre les combles, et sous ces combles, il y avait un champignon, rêve-architecte, où ceux qui dormiraient, plus tard, dans un moteur, se nourrissaient, du bout des lèvres, pour ce qu'ils ne voulaient pas tuer. La forêt est fragile, c'était facile de l'injurier. Il y avait des murs et des chambres en regard derrière chaque fenêtre. Il y avait cette marche comme à mourir dans les cités d'absence. Un plateau à quitter, des cités à s'enfuir, une absence à combler, ce ferment de barreaux qui tendaient la mémoire où les doigts, chaque jour, se crispaient sur la feuille insurgée du silence. Tout en bas, la vallée, son usure ou la mine. Mais un but au solide à toucher, comme un fond à trouver, une fenêtre à briser, une passe et son

mur, sur laquelle se dessine l'ombre mauve, éternelle, enchaînée, du produit d'étouffés, couple raide dans le jardin vendu. Cette image d'un Automne balayé par le vent, et la pluie mais sanglante, qu'on avale en silence d'un carreau où les mains seules hurlaient un visage. Cette image d'une clôture qui se longe où la main, non jamais, ne prenait dans ce temps. Une main sur l'étau, dans la rouille et la gouache. Cette proie confinée dans la haie des rideaux, où la soie, lacérée, s'arrachait, voilant l'arbre et le bois, masquant l'aube et sa roue. Il y avait des pierres et, chaque jour, ces pierres, ces heures, roulaient dans la blessure. Les doigts la désignaient, chaque aube, s'y insinuaient, attendant la brisure, la perle, l'éclat, le cri, ce sang qui tromperait l'écorce et qui, enfin, la trahirait. Je le vois sur ces toiles. Ici, dans la coulée, dans les sanies de chaque mur. Papier peint déchiré. Matelas brûlé. Table lardée ou loques sacrées. Ces plèvres en chiffes, suées ou chiées, qu'il leur faudra talquer, comblant, ainsi, chaque espace d'air où le reptile s'insinue. Gazant l'étreinte qui les a séparés, ce vent qui passait au milieu et souffla, souffla dans mes côtes.

J'en voyais l'ouverture. Il aura suffi de descendre. Chaque pièce devint-restait-sera un mur. Le cloître et sa fumée. Descendre, ouvrir ou fendre, comme si de haut, ceux qui dominent, réduisent à voir, étouffant à distance. Toucher le clou, la trace, la rouille. Cette lave d'une route à prendre, oubliant l'eau qui seule fuyait, ne grave pas. Ce lent passage qui les nourrit où la vitesse transporte, charriant la terre et des mains qui, ainsi, non résolues, astreintes à menacer, manieront mieux la hanse ou le mancheron d'une circulation. Sans fin cette fuite sans fermeture, à l'aube d'un arc où le bois ne crie plus, lâche en chien tendu dont les muscles trop froids ne le maintiennent. Pattes trop fines d'un gibier qui piète et piètera toujours à l'Œil et sous la plainte révélée. Son titre ou sa fortune. Ce qui nageait dans l'eau, pas loin du bois, tout près du feu. Le froid signe la vitre et le ciment se fêle entre deux poutres en fer. On dit Ce sont deux bras. Je dis, une armature. Soutien des marches que je me coule ici sur de la neige. Il ne pleut plus comme si ça n'était plus possible. Juste une fuite. L'eau s'insinue, mais lentement, sans rien noyer. La terre absorbe tout ce qui tombe. Il y a l'ombre. Il y a l'arbre. Ce que j'arrache est déjà mort. Ces squames-écorce de peaux trop sèches et sur ces peaux, la fine

empreinte ombilicale. Il y a des écailles et le couteau qui racle à sarcler cette suie qui n'a jamais brûlé, mais se dépose, m'étouffe lentement, dans ce réduit d'où je n'émerge, à crier sans décrire, à peindre sans dépeindre, ne changeant l'eau d'une veine en sang ou ce métal en bois. Il n'y a pas d'éclair. Il n'y a pas de foudre. La gueule-argile infiniment absorbe, et tout le gel qui tombe ne raidit pas les toiles. Le lin est lâche. Les fibres vont se tendre. Où la main s'insinuait, ce n'était plus du lin mais de l'acier. La surface blanche ou pâle d'un visage. Ses yeux fixent la terre. La terre fixe les mains. Les mains fixent le corps. Le corps fixé au mât. Ce pieu autour duquel s'est enroulé, noué, lentement, le fil à tordre où s'écorcher. Il faut passer. S'y confirmer. Y revenir. Y retourner. Y remourir. Y relâcher sa peau où l'ongle s'est brisé, repousse, arrachera et rebrisera la forme de son nom, saignée dans une écluse d'eau, de terre, où la brasque se ferme, enduit. Dans cette seine-et-marne, c'est toujours le même évidemment. Je vois un fleuve et sur ce fond pourri, une herbe déjà jaune.

Un parc. Une herbe verte et des potiches. Les anges de Bacchus. Des grilles et de la mousse. Une maison qui s'ouvre. La langue d'une pelouse et des carreaux fêlés. Les racines d'un arbre déjà vieux, même ancestral, qui minent le fronton. Sous ces lézardes, des chambres à crucifix, à buis, à croûtes anglaises et bois de cerfs. Il y avait ces cheminées ou ces paratonnerres. Sur le perron, la porte ouverte, mais de la main du Commandeur humilié. Des yeux de verre accueillent où je ne pourrais plus entrer (je ne pourrais que voir, transmettre, figer). Tout ça, je le dessine. Il y avait un jardin potager donnant sur une serre avec des poissons rouges. Une flèche empoisonnée dans la plaie d'un crapaud qui sifflera dans l'air pour se ficher dans l'écorce d'un arbre. La sève, alors, devenait meurtrière. On disait que c'était l'arbre de mort.

Il y avait une fumée qui s'échappait des arbres étouffés par le lierre. Des feuilles à brûler sur la route qui longeait la pelouse. Au bout, il y avait un fleuve et la fumée suivait ce fleuve. J'en voyais les péniches, dont j'apprenais les noms, mesurant l'onde et vivant du ronflement de ces cœurs. Ils battaient, battaient comme à rompre. Il y avait sans doute un autre bateau qui viendrait, et quelque part, sans doute, ici, je le guettaï...

(Sur la jetée, les enfants regardaient le lac. Il y avait

de gros vapeurs et des voiliers prioritaires. Le fond du lac n'était pas riche, l'eau n'était pas bleue. Un fond de vase et d'herbe. Un fond qui ne pouvait nourrir. Autour, c'était de belles montagnes sur lesquelles grimpait la forêt. Il y avait cette fumée, ces parapets. C'est là qu'ils avaient à choisir. Le lac ou passer les montagnes. Il y avait aussi des îles et sur ces îles, il y avait des monastères.)

Je ne voyais que l'eau. Elle seule venait de loin, qui seul mena très loin. Il y eut des îles, et sur ces îles, je vis beaucoup d'oiseaux sauvages. Leurs plumes étaient très longues. Je me souviens de ces musiques et toutes étaient de nuit. Elles n'étaient pas de terre. Le sel de mer avait noyé le froid. Un soleil qui lançait des feux qu'allaient bientôt rendre leurs yeux. Des yeux de feu, des yeux brûlés. Une moisson à faire, enfin, sur des routes de terre. Mais une moisson de pierres. À effleurer cette surface, prenant appui, choquant, disparaissant, toujours au fond des mains, retour des îles, le doigt comme une aiguille, injectant l'eau mais une pierre, qui roulait sur mon bras, ma langue. Mémoire d'une poche qui se retourne à ravalier l'ignoble, en mots qui tombent, engorgent, étoufferont dans cette ville du Nord, sa pierre et son silence. Au mur, coulant sur tous les doigts, traversant les cinq dents de cette herse, un sable ou bien des graines, un sang. L'obole d'un silence qui donne et crée, tente où cette attente ne comblait pas, m'y écorchant, m'y effaçant, sans prendre forme et déchirant sous la couleur où je diluais, noyais, pressais les termes, avant que ça m'éclate à l'intérieur.

Le ciel était foncé, la brume noyait la ville, tous les bateaux, chargés de noir, descendaient vers la mer. Au bout d'un parc ou bien d'un champ. L'automne des maïs, les feuilles jaunies, marron, la boue et cette odeur de terre. La brume encore et l'eau qui goutte et luit. Il y avait ce qui dégage et prend, occupe et tourne. Une fumée, de l'ombre, un fleuve. Des arbres qui défilent en voûte ombrant sa tête renversée. Les mains se tendent ; elles saisiront un pieu. La pointe qui dessine au sol un vague objet qui se précise. Tout commençait par un visage, se terminait par une grille. La herse tombe où cette image restait aux yeux. Des pierres encore trop chaudes. Une eau trop froide. Un ciel trop bas. Son ciment qui ravage et qu'effleuraient ces mains de poisse qui ne prennent pas, ne prenaient pas, ne prendront pas, fouillant la terre, cherchant le fer, ne trouvant que du lin. Tout s'achevait

ou commençait par une porte, une fenêtre, un saut. Des arbres qui gémissent ou des maisons qui disparaissent. Tout s'achevait ou commençait par une tête ou un visage. Des mains qui tenaient ce visage, le soutenaient, le retenaient, qui tentaient d'étouffer, de prendre ou mesurer ce qui criait dans ses deux tempes ; qui écoutaient, tremblaient, qui voulaient dire ce que des yeux savaient depuis toujours, qu'ils comprenaient et qu'ils tenaient, qui attendaient pour aller prendre et ne plus tordre, s'aidant de ce qu'il avait dit, avait donné, avait extrait. Un ciel de feu, une jetée, un port. Un ventre qui se tord et comme rayé, grillé de rouge. La balustrade et la fatigue, un fjord bleu et des nuages de sang. Une ville noire et bien trop noire cette colline qui dominait la ville et ses fumées. Le long et lent passage d'une péniche qui transportait de ville à ville, de port à port, ce que la mine avait donné, ce que des mains lui avaient prises. Les murs d'une cité qu'il faut quitter pour d'autres murs, mais dans la ville, au noir. Descendre où ce n'est plus possible de regarder, jauger, juger ; où il fallait toucher, crever, percer ; passer du pied au sol, de ce qui terre à ce qui vit, de ce qui tonne à ce qui signe et qui crevait dans ces poumons, les asphyxiait. Ce qui s'est chaque fois suicidé puis recollé, qu'on a talqué ou ranimé, qui ne pourra jamais guérir et pourrissait sur son rameau. La pierre tombée des branches, jetée au ciel. Les branches engorgées d'eau qu'un enfant seul pouvait atteindre, qu'il a secouées, dont il s'est abreuvé. L'écorce humide et noire, au goût de bois veiné de terre. L'écorce d'arbre était fendue. Les mains cornaient l'écorce et l'arrachaient. Ces doigts, sur le tronc vif, qui inscrivaient la date d'un passage, le signèrent, nommant l'épart, l'appelant arbre d'eau, qui la fera passer de ciel en bois, de bois en terre. La terre qui rend à l'air ce qu'une cave avait séché.